

André Fanet

Burano

La coupole blanche à la pointe de l'îlot de San Michele, le vieux cimetière de Venise, venait de glisser sur la droite. Devant, dans la brume lumineuse, d'autres terres au ras de l'eau se précisaient. Murano, vraisemblablement. Appuyé sur le bastingage, juste derrière le pilote du *vaporetto*, je m'amusais à deviner dans le labyrinthe des poteaux blanchis balisant la lagune le chenal qui menait à la première escale.

Après l'agitation, la foule des journées précédentes et du matin, sur le Grand Canal, à San Marco, dans les *calli* étroites autour du Rialto, le calme de ce milieu d'après-midi, ce bateau pour une fois à moitié vide, m'avaient au départ dérouté. L'absence aussi de mon épouse. Elle avait préféré se reposer à l'hôtel mais avait insisté pour que je fasse la sortie, surtout pour Burano dont elle avait gardé un souvenir étonné. Pourquoi pas ? C'est ainsi que je redécouvrais les charmes du voyage en solitaire.

A la fourche, le *vaporetto* prit tout droit. Un campanile, des maisons basses surmontées d'un phare blanc, l'île des souffleurs de verre se découvrait, que je regardais cependant sans grande envie. Nul désir, en effet, de descendre visiter dans la cohue probable, un de ces ateliers qui font la renommée du lieu. Le troupeau piétinant sur le ponton me confirma dans mes desseins.

Le bateau à peine amarré, avec des cris, des rires, une marée cacardante de vieilles femmes envahit tout et se rua vers les sièges de l'arrière. Je fus tenté de fuir mais déjà on fermait l'accès. Il me restait heureusement sur le pont mon poste d'observation sur la lagune. Avec le vent frais qui soufflait et le bruit du moteur, bercé par la fuite des vagues, je me perdis rapidement dans mes pensées et finis presque par oublier ce qui se passait derrière moi.

Le trajet dura assez longtemps. Dans la brume, des arbres, des maisons se dessinèrent. Plusieurs clochers aussi. Bientôt on passa un minuscule îlot coiffé d'une imposante ruine mais, depuis un moment, je guettais un curieux campanile penché.

L'imminence de l'arrivée avait réveillé les aïeules vagabondes qui commencèrent à s'agglutiner vers la sortie. Par bonheur, le sens d'ouverture de la barrière m'était favorable. Je réussis à débarquer le premier et filai aussitôt à l'écart pour consulter ma carte tandis que l'essaim grouillant fondait sur les premières boutiques.

Toute la particularité de l'île tient aux étonnantes couleurs vives de ses petites maisons de pêcheurs. Délaissant la voie principale bondée, ses vitrines de dentelle, l'autre spécialité locale que j'abandonnais à mes volubiles compagnes de voyage, je partis à la découverte le long d'un petit canal.

Les façades ocre aux volets vert fluo se mêlaient, en effet, avec un bonheur des plus rares aux murs violets, turquoise, roses, jaunes, aux pignons bas d'un bleu lavande. Un décor pour une comédie de Goldoni, un régal pour le photographe surtout, le long de quais étroits quasi déserts. Je dénichai bientôt sur la rive opposée une petite place dallée avec sa gloriette. Paisible, une barque de pêche rentrait, une aubaine que je pris le temps de bien cadrer. Quand je me retournai, à quelques pas, une femme contemplait la lagune.

Difficile de ne pas être frappé par la distinction de la silhouette, l'élégance Chanel du tailleur sombre presque incongru dans la rusticité des lieux. On quittait d'un coup Goldoni pour Visconti. Je cherchai les traits du visage, mais la mystérieuse créature ne consentait à m'offrir qu'un profil de médaille, tout à fait prometteur au demeurant. Assez vite, quelle que fût ma curiosité, pour ne pas paraître importun, je dus reprendre ma route mais ne pus m'empêcher, au bout de quelques pas, de me retourner. La première fois, la belle regardait de mon côté et je me sentis stupide ; la seconde, elle avait disparu.

Par bonheur, je venais par-delà des toits de retrouver ce curieux campanile penché. Un petit pont s'offrait, un autre canal, un pêcheur réparant un filet sur le quai. Je fis quelques photos et finis par gagner le clocher qui jouait la Tour de Pise.

De près, le phénomène s'avérait beaucoup moins photogénique. « *Chiesa San Martino, fresque de Tiepolo.* » Si j'avais bien retenu les horaires du *vaporetto*, j'avais le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur, ce que je fis. Comme j'ouvrais la porte pour ressortir, le tailleur Chanel s'inscrivit à contre-jour. Je lui laissai le passage.

« Grazie !

– Je vous en prie... »

Sous le charme de la voix rauque, j'en avais oublié mes rudiments de la langue de Dante. Et quels yeux ! Je me retrouvai sur la place tout chaviré. Avec la tentation stupide d'attendre. Décidément, était-ce l'absence de ma femme, cette atmosphère si particulière de Venise, je me conduisais depuis un moment comme un gamin ! A mon âge ! Il me restait des gâteaux à acheter, tout près si j'en croyais mon plan, je partis d'un pas décidé.

Mes emplettes faites, je retrouvai les cohortes babillardes dans les ruelles. En petits groupes, affairées, elles furetaient encore devant les boutiques. Avec un peu de chance, elles ne prendraient que le bateau suivant. De fait, peu de voyageurs attendaient à l'embarcadère.

Pour une fois, je consentis à m'asseoir, un siège à l'avant près de la vitre. En théorie pour mieux suivre le voyage. Sans me l'avouer, j'espérais aussi retrouver mon inconnue et désespérément je la guettais. Un jeune couple vint s'installer à mes côtés puis enfin, alors que le préposé aux cordages s'agitait, je la vis arriver. J'en ressentis une joie inattendue et, une fois de plus, ne pus m'empêcher d'admirer toute son allure. Il y a un plaisir profond à la contemplation de la beauté et le spectacle de cette silhouette racée en mouvement, indiscutablement, me ravissait.

Elle parut bientôt dans la cabine, balaya d'un regard rapide les voyageurs et, contre toute attente, vint prendre place en face de moi.

– Vous permettez ?

– Avec plaisir, je vous en prie.

Elle avait parlé en français. La douceur du sourire, presque humble, me déroutait, à l'opposé de ce que la mise huppée pouvait laisser craindre. De près, elle s'avérait quelque peu plus âgée que je ne l'avais pensé, une petite cinquantaine peut-être qu'elle portait à merveille. De temps en temps nos regards se croisaient. Elle tournait alors les yeux poliment mais sans hostilité. Bien sûr, inévitable, la question vint me tarauder. Pourquoi ce choix de place ? Certes, elle avait pu simplement prendre les premiers sièges venus. L'argument tenait, s'imposait même. Il n'empêche, malgré mes cheveux blancs, cette coïncidence de nos trois rencontres ne laissait pas de me troubler et c'était délicieux.

A un moment, le jeune homme assis à mes côtés, se pencha pour me demander quelque chose. Un jargon mal identifiable, d'Europe de l'Est peut-être. Je fis signe que je ne comprenais pas. Sa compagne insista. En désespoir de cause, je me tournai vers ma mystérieuse inconnue qui souriait :

– Je crois qu'ils vous demandent si les gâteaux que vous tenez à la main sont une spécialité locale. Voulez-vous que je leur réponde ?

Ce qu'elle fit, d'abord en italien puis assez vite en anglais où, malgré mes lacunes, je compris qu'elle leur expliquait qu'on prend à l'ordinaire ces gâteaux secs trempés dans un verre de *vin santo*. Les deux jeunes gens la remercièrent. Je fis de même et chacun replongea dans ses pensées.

Encore tout au charme de la voix profonde, de son léger accent, je me demandais qui était cette femme si belle, si cultivée, de quelle réunion mondaine voire de quel hôtel chic elle s'était échappée pour une fugue solitaire à Burano. A la hâte manifestement, elle avait dû troquer les escarpins pour des souliers bas, plus appropriés à la marche mais qui détonnaient quelque peu avec le tailleur et les bijoux qu'elle avait oublié de déposer. Qu'était-elle venue chercher ? Ou qui avait-elle fui ?

J'espérais l'occasion de reprendre le dialogue mais déjà Murano se profilait et une cohue nouvelle nous envahit, les deux places à côté d'elle prises d'assaut par deux imposantes bataves au verbe haut. Nous échangeâmes un regard et un sourire complices.

Quand nous dépassâmes la coupole blanche de san Michele, ma séduisante voisine, le visage soudain grave, se leva. Venise émergeait des brumes devant nous. Dans la fraîcheur du soir qui tombait, sur le pont nous nous retrouvâmes côte à côte. Comment la laisser partir sans dire un mot ? Comment lui exprimer que pour moi Burano à jamais serait indissociable de son image ? Comme si elle avait suivi mes pensées, elle me jeta un long regard.

Je n'eus pas le temps de trouver une phrase acceptable. Le *vaporetto* se tournait pour accoster. Une voix cria du quai :

– Claudia !

Elle fronça le sourcil, soudain fermée. Nous franchîmes ensemble la marche de l'appontement. Devant nous, dans la foule, un gros homme agitait le bras. Je me penchai pour murmurer :

– Au revoir. C'était un véritable plaisir...

Elle se tourna vers moi, toute proche :

– Pour moi aussi ! Merci.

De si près son parfum était exquis. Mais que son sourire paraissait désenchanté !...